qui, de façon aussi succincte que précise, donnent les sources repérées et le minimum d'explications attendues.

Pierre CAZIER.

Éditions diverses.

T. Maccius PLAUTUS, *Persa*, Einleitung, Text und Kommentar von Erich WOYTEK (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte, 385. Band) : Vienne, Verlag der österreichischen Ak. der Wiss., 1982, 466 pages.

WILAMOWITZ avait observé que, dans le *Persa*, la fiction d'une guerre menée par le roi des Perses en Arabie plaçait obligatoirement — comme y invitaient aussi d'autres indices — l'original grec avant la destruction de l'Empire Perse par Alexandre. Au prix de beaucoup de sophismes, G. L. MÜLLER, *Das Original des plautinischen Persa*, Francfort, 1957, avait prétendu échapper à cette conclusion et placer l'original du *Persa* beaucoup plus tard. E. WOYTEK s'engage dans la même voie : selon lui, la pièce grecque aurait été composée après 229 par un contemporain de Plaute, sans doute Damophile, également auteur du modèle de l'*Asinaria*. La composition de la pièce et ses personnages supposeraient un auteur possédant bien les techniques de la Νέα, mais en quête de renouvellement, donc postérieur à Ménandre. Les caractéristiques communes au *Persa* et à l'*Asinaria*, qui les opposent aux autres pièces plautiniennes et surtout à celles qui ont un modèle ménandréen, font postuler un même auteur : argent détourné provenant de la vente ou de l'achat d'animaux (avec plaisanteries forcément grecques sur les monnaies à effigies animales), refus de la sentimentalité, homosexualité des esclaves, dureté des rapports humains. L'évocation de la prospérité d'Athènes et de ses murs puissants repousserait la date après 229, quand les Athéniens ont chassé les Macédoniens et recouvré leur indépendance. Chaque argument nécessiterait une discussion sans toutefois la mériter. Sauf pour Ménandre, les restes trop fragmentaires de la Νέα et de la Μέση ne permettent pas de dessiner une évolution dans les modes de composition et l'originalité par rapport à Ménandre peut situer aussi bien en deçà qu'au-delà de lui. Je ne nie pas les analogies que le *Persa* présente avec l'*Asinaria* (mais on pourrait en trouver également avec la *Casina*, le *Truculentus*, le *Pseudolus*, voire les ménandréennes *Bacchides*) : U. E. PAOLI (*Comici latini e diritto attico*, Milan, 1962), p. 25-26 ; 30) a précisément montré l'homogénéité du droit et des mœurs dans l'*Asinaria* et dans les plaidoyers civils du *corpus* démosthénien. J'admets que l'évocation de la puissance d'Athènes puisse se situer au moment où les Athéniens eurent l'illusion d'avoir retrouvé leur grandeur d'antan ; je la placerais plus volontiers après la reconstruction des Longs Murs et la reconstitution du second Empire Athénien, car un roi des Perses guerroyant en Arabie demeure, quelle que soit la mauvaise explication qu'on s'efforce d'en donner, absolument inconcevable après Alexandre. J'avais moi-même, sans trop y croire, mais pour souligner une possibilité fondée sur beaucoup d'indices, proposé comme auteur de l'original du *Persa*

Aristophane (*R. Ph.*, 51, 1977, p. 249 sqq.) ; je garde au moins la certitude, en raison des données chronologiques contraignantes mises en lumière par WILAMOWITZ, d'avoir été beaucoup plus près de la vérité que E. WOYTEK. Je ne le répéterais pourtant pas aujourd'hui, de plus en plus persuadé, après d'autres, que non seulement le naufrage de la comédie attique et notre ignorance, non seulement les plagiats entre auteurs grecs et les réutilisations partielles par un même auteur comique d'une pièce précédente, mais encore, en l'espace d'un siècle ou d'un siècle et demi, les multiples reprises d'une même comédie, avec à chaque fois risque d'altération, d'enrichissement, d'adaptation, rendent plus que délicat le recours au concept d'original.

E. WOYTEK donne du texte une édition soignée, avec un apparat critique positif abondant et néanmoins très clair. Il modifie plusieurs fois l'attribution de répliques aux personnages et propose les conjectures personnelles dont voici la liste en regard des leçons d'A. ERNOUT : v. 34, *summast hodie* : *summa hodie est* ; v. 48, ⟨*Sag.*⟩ *resecra* : *resecro* ; v. 97, *birreum* : + *uream* + ; v. 116, *enim heri* : *iam heri* ; v. 203, *obiecticiam* : *obicem* ⟨*gradus*⟩ ; v. 208, [*te*] : *te* ; v. 265, *hibus* : *binis* ; v. 485, ⟨*s*⟩*ol*⟨*ide*⟩ : rien ; v. 634, *nata esse* : *nata esset* ; v. 667, lacune entre *destinare* et *abi* : *habeto* ; v. 799, *ted istaec* : *istaec te* ; v. 840, *ni defecit* : *nil effecit*. La majeure partie du volume est occupée par un commentaire métrique, grammatical, stylistique, historique très complet et pertinent. Il est suivi, après une bibliographie, par trois *indices* : personnes et choses, points grammaticaux ou métriques, mots remarquables. E. WOYTEK a, je le crains, mésusé de sa science dans sa longue introduction, mais la qualité de son édition et la richesse de son commentaire font pourtant de son ouvrage une précieuse contribution aux études plautiniennes.

Jean-Christian DUMONT.

M. TVLLI CICERONIS *Fragmenta ex libris philosophicis, ex aliis libris deperditis, ex scriptis incertis*, J. GARBARINO recensuit (M. Tulli Ciceronis opera omnia quae extant critico apparatu instructa consilio et auctoritate collegi Ciceronianis studiis prouehendis) : Milan, A. Mondadori, 1984, 179 pages.

Ce volume contient ce que nous conservons de témoignages et de fragments pour les œuvres suivantes de Cicéron : *de gloria*, *de uirtutibus* (les textes extraits de *La Salade* étant, à juste titre, rejetés en appendice comme *fragmenta spuria*), traductions de l'*Économique* et du *Protagoras*, commentaire en grec sur le consulat, *de consiliis suis*, *de iure ciuili in artem redigendo*, *de auguriis*, *chorographia* et *admiranda* (peut-être un seul ouvrage) ; puis les *fragmenta ex libris incertis* ; enfin les bons mots cicéroniens que nous ont transmis Quintilien, Plutarque et Macrobe. Les fragments poétiques, oratoires et épistolaires et, parmi les œuvres philosophiques, l'*Hortensius*, la *Consolatio* et le *Timée* font l'objet dans la même collection de fascicules séparés. On peut regretter que les fragments philosophiques n'aient pas été regroupés en un seul volume, mais de cette décision G. GARBARINO n'est pas responsable. Son édition est la bienvenue, d'autant qu'il fallait remonter

pour le *De gloria* à l'édition PLASBERG de 1917, pour l'*Économique*, le *Protagoras*, les ouvrages juridiques et géographiques ainsi que les *fragmenta ex libris incertis* à l'édition MÜLLER de 1879, qui à notre connaissance n'avait pas fait l'objet d'une réimpression. Les problèmes qui se posent sont bien discutés, dans la préface et dans l'apparat ; une bibliographie importante et à jour, des tableaux de concordance avec les éditions précédentes, un index des noms propres et un index des sources complètent utilement ce volume, qui sera désormais l'édition de référence

Jean-Louis FERRARY.

P. VERGILIUS MARO : *Georgica*, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von Manfred ERREN : Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1985, 183 pages.

Band I : Einleitung, *Praefatio*, Text und Übersetzung.

L'auteur, un disciple de K. BÜCHNER, présente une édition complète des *Géorgiques* qui contient, en plus de la partie proprement philologique, une introduction très dense d'environ douze pages, destinée à éclairer le lecteur sur la génèse et la signification du poème : les circonstances politiques — la poésie didactique comme moyen de communication — sa forme et sa structure — ses sources — le programme de Virgile — enfin l'identification symbolique de Gallus à Orphée.

La notice de Servius concernant une refonte du livre IV après la condamnation du préfet d'Égypte, ami du poète, est en effet totalement rejetée. L'éloge de Gallus serait, en réalité, sous-entendu dans le mythe d'Orphée ; il n'y aurait jamais eu de seconde rédaction.

On lit avec beaucoup d'intérêt, d'autre part, les réflexions consacrées au « final » du livre II et au proème du livre III : l'auteur situe Virgile dans la sphère lucrétienne de l'épicurisme et distingue nettement, par référence à Hésiode, les deux attitudes que Virgile assigne à l'homme devant le monde ; indépendance contemplative et interdépendance active sur lesquelles se greffe l'antithèse ville/campagne. Le temple que le poète veut construire en l'honneur d'Auguste est l'image du nouvel ordre spirituel qui est en train de naître et où déclinent les anciens corps républicains et les *potentes* de l'*Vrbs* devant la montée de la province italienne. Mantoue ne connaîtra pas de spectacles brutaux et sanglants comme ceux des combats de gladiateurs.

La Préface expose, avec une grande précision, la tradition textuelle : l'auteur y décrit les sept célèbres manuscrits antiques ainsi que le Gudianus (γ) du IX^e^ siècle auquel il attache une grande valeur (*maxima cum codicibus antiquis affinitas... ut eum quasi horum fratris heredem habere possis*). Se refusant à vérifier les nombreuses collations antérieures mais retenant seulement la variété des fautes (sauf les plus grossières), il expose sa propre méthode qui consiste à dresser, pour chacun des huit manuscrits, d'abord une liste des leçons erronées puis celle des leçons vraies qui lui sont propres en regard de celles de deux ou trois témoins. Une tâche, plus difficile, consiste à établir entre eux des liens de parenté. M. ERREN évoque l'intense acti-

vité des philologues de la basse antiquité et tente de se représenter l'archétype, d'ailleurs corrompu, sur lequel aurait travaillé, pour son commentaire, Aelius Donatus (ce grammairien croyait à tort remonter jusqu'au texte de Virgile lui-même à travers des exemplaires originaux détenus par Valerius Probus). L'orthographe, enfin, n'offrant aucune garantie sûre, l'éditeur se réfère à celle du Mediceus.

Nous laissons à des germanistes compétents le soin d'apprécier la traduction allemande présentée comme très fidèle et sensible aux figures poétiques. A le considérer dans son ensemble, ce livre apparaît comme assez proche de nos éditions françaises, sauf qu'il est dépourvu de notes explicatives, et semble s'adresser à un public virgilien assez large, plus désireux de trouver de bonnes synthèses que des analyses approfondies sur telle ou telle question.

R. LESUEUR.

OVID, *Metamorphoses I-IV* edited with Translation and Notes by D. E. HILL: published by Aris & Phillips (England) and Bolchazy-Carducci (U. S. A.) 1985, VIII et 263 pages.

On nous excusera de rendre compte très brièvement de cette publication qui ne peut guère intéresser nos étudiants : elle n'est pas destinée aux latinistes, mais aux étudiants de langue anglaise qui, sans avoir fait du latin, s'initient à la littérature latine, plus spécialement à la poésie, *sur traduction*. Néanmoins l'éditeur a joint à sa traduction, pour leur donner le goût du latin, le texte que son collègue R. J. TARRANT prépare pour les Oxford Classical Texts. Les notes sont évidemment assez élémentaires ; la traduction, nous dit-on, est en vers blancs, mais on a pris des libertés, en sorte que le texte anglais, tout en restant fidèle, soit intelligible à des « Modernes ». Souhaitons que cette sympathique entreprise ait du succès et contribue à la « survie » d'un des plus vivants des poètes latins.

Henri LE BONNIEC.

OVIDIO, *I cosmetici delle donne*, a cura di Gianpiero ROSATI, con testo latino a fronte : Venise, Marsilio Editori, 1985, 96 pages.

L'ouvrage comporte une introduction où Gianpiero ROSATI fait l'historique des conceptions grecque et romaine en matière de soins de beauté, en montrant l'originalité du texte d'Ovide : rompant avec les préjugés d'ordre moral qui associent aux *medicamina faciei femineae* les notions de luxe, d'artificialité et de tromperie, Ovide considère — paradoxalement — les produits cosmétiques à la fois comme un élément du *cultus*, dont la *Roma aurea* d'Auguste célèbre le triomphe, et comme la manifestation d'un instinct naturel de plaire, dont l'objet est autant soi-même que les autres. Après une notice sur la vie et les œuvres d'Ovide, suivie d'une bibliographie, Gianpiero ROSATI présente le texte latin, constitué sur la base des éditions de KUNZ, LENZ et KENNEY, avec la traduction italienne en regard et un commentaire précis des vers latins. La tradition médico-pharmaceutique

dans laquelle s'inscrit le texte ovidien est illustrée par des extraits de Pline l'Ancien et de Galien.

Les *Medicamina faciei femineae* sont le troisième titre d'une collection qui définit ainsi son optique : « Rileggere i classici, oggi, è un modo per ricostruire idealmente il nostro background, per riscoprire un'identità culturale, per ritrovare un centro ». Les œuvres choisies sont annoncées comme plus ou moins connues ; les deux premières : *Lettere di parassiti e cortigiane* d'Alciphron et *Il cacciatore* de Dion de Pruse disent assez quelle option a été privilégiée. Il faut souligner l'intérêt d'un tel parti pris qui réaffirme l'actualité de la culture antique, en proposant, avec un apparat critique savant sans être pesant, des textes peu traduits, qui offrent l'incontestable attrait de la nouveauté.

Jacqueline FABRE.

OVID, *Nux* edited by Martin PULBROOK : Maynooth University Press, 1985, 123 pages.

A lui seul, le titre de cette édition critique (avec traduction anglaise) est une prise de position, la paternité de ce poème étant souvent refusée à Ovide. Pour M. PULBROOK, ardent champion de l'authenticité, aucun doute n'est possible : la *Nux* est un chef-d'œuvre du poète, quoi qu'en pense A. G. LEE, dont un article paru dans *Ovidiana* (1958) tentait de démontrer qu'il fallait l'attribuer à un imitateur. Ses quatorze arguments sont examinés à la loupe ; sont-ils réfutés? au lecteur d'en juger. L'éditeur, qui a étudié minutieusement (depuis 1976) les 182 vers de la *Nux*, a eu le mérite de collationner sur les originaux, ou sur photocopies, ou sur microfilms soixante-huit manuscrits, dont il a découvert quarante, contenant le poème en totalité ou en partie. La seule méthode possible étant l'éclectisme (p. 27), et les variantes étant trop nombreuses pour être toutes citées, les manuscrits sont désignés par deux types de sigles : des majuscules pour les plus importants, et le sigle collectif *a* pour les autres (p. 43). Il est certain que le lecteur n'aura que l'embarras du choix ! L'édition comporte un *Textual commentary*, dans lequel « only matters of textual importance are raised or discussed ». On peut le regretter : une excessive modestie peut-être a dissuadé M. PULBROOK de nous faire profiter de ses analyses littéraires.

Henri LE BONNIEC.

SÊNECA, *Da clemência*, éd. par Ingeborg BRAREN : Thèse de l'Université de Sao Paulo, 1985.

Les études latines se portent bien au Brésil, à en juger par la qualité de cette édition commentée du *De clementia*, thèse de doctorat de l'Université de Sao Paulo, où M^me^ BRAREN est professeur de langue latine. L'introduction de son travail comprend d'abord une analyse quasi exhaustive, et néanmoins très claire, des théories sur la date du traité et sur sa construction, puis une réflexion sur le contexte politique de l'œuvre, et enfin une étude du concept philosophique de clémence. La traduction est précise,

complétée lorsqu'il le faut par des notes pertinentes et érudites. Il s'agit d'une recherche intéressante, qui mérite incontestablement d'être publiée, mais sur laquelle nous formulerons deux réserves. Il nous semble, d'une part, que l'analyse conceptuelle gagnerait à être étoffée par la comparaison précise avec des textes philosophiques grecs, ne serait-ce que pour montrer l'irréductible originalité du concept latin. Par ailleurs, il est difficilement compréhensible que Mme Braren, après avoir mis en évidence la fragilité des hypothèses de Préchac, ait décidé de conserver le texte établi par celui-ci. En affirmant dès les premières pages que l'élaboration d'un texte plus rigoureux n'est pas dans son propos, l'auteur a certainement pêché par excès de modestie et assigné à son travail des limites dont tout montre qu'elles pouvaient être aisément franchies.

Carlos Levy.

Claudiano, *Elogio di Serena*, a cura di Franca Ela Consolino (collection « Il convivio ») : Venise, Marsilio Editori, 1986, 124 pages.

Depuis quelques dizaines d'années, certains poèmes de Claudien font l'objet d'éditions commentées particulières. Ainsi, après W. E. Heus (*Cl. Claudianus. Laus Serenae*, Diss. Utrecht 1982), F. E. Consolino publie une édition commentée de l'*Éloge de Sérène*. Une introduction d'une quarantaine de pages, enrichie d'une bonne bibliographie, situe la *Laus Serenae*, premier panégyrique latin en vers consacré à une femme (l'épouse de Stilicon) dans le contexte sociologique et poétique du tournant entre le IVe et le Ve siècles, ainsi que dans la tradition rhétorique (l'analyse du poème, un peu trop morcelée, rend peut-être moins bien compte de sa structure rhétorique que celle proposée par W. E. Heus). L'introduction présente aussi, de façon très — et parfois trop — succincte, la vie et l'œuvre de Claudien, les caractéristiques de sa poésie, la personnalité de Sérène, la date de cette *Laus* inachevée (en revenant avec sagesse, tout comme W. E. Heus, à l'hypothèse de Th. Birt : 404) et sa place dans la tradition manuscrite de Claudien. F. E. Consolino note à juste titre que la *Laus*, incorporée dans les *Carmina minora* sous le numéro 30, aurait dû figurer, de par son caractère politique et son ampleur, dans les *Carmina maiora*.

Le texte adopté (sans apparat) est celui de la dernière édition Teubner par J. B. Hall (1985) sauf, est-il dit p. 50, en dix passages. Dans un cas, il s'agit d'une question de ponctuation (v. 48-49), et dans un autre, de considérer comme satisfaisant le texte des manuscrits (v. 189 *magnisque coronis*, considéré par J. B. Hall comme un *locus desperatus*). En dehors de la question de ponctuation, F. E. Consolino me semble avoir raison, y compris dans un onzième cas, non signalé (v. 62 *sudant* plutôt qu'*undant*) ; elle aurait même pu ou dû s'écarter plus souvent du texte adopté par J. B. Hall : v. 48 *adderet* plutôt qu'*ederet* ; v. 167 *praeda* plutôt que *tela* ; v. 168 *deceptus* plutôt que *deceptum* ; v. 181 *meritis* plutôt que *meritas* (peut-être aussi v. 72 *et saeui totidem*, v. 163 *dura* et v. 205-206).

Ce petit livre vaut surtout par son commentaire (p. 71-122). Dans le détail, on peut n'être pas d'accord avec telle remarque (par exemple, au

v. 47), ou regretter certains manques (par exemple, à propos de la vestale Claudia, v. 17-18 et p. 78, l'article de J. GÉRARD, *Légende et politique autour de la mère des dieux*, *R. É. L.*, 58, 1980, p. 153-175, n'est pas cité). Mais même s'il n'est pas toujours plus complet que celui de W. E. HEUS (parfois moins), ce commentaire est bien documenté et pertinent, aussi bien sur le plan philologique que sur le plan historique, et il va généralement à l'essentiel, sans se perdre dans l'accessoire, comme le fait parfois W. E. HEUS.

Jean-Louis CHARLET.

Dimitris K. RAÏOS, *Recherches sur le « Carmen de ponderibus et mensuris »* : Jannina, 1983, 1 vol. in-8° de 152 pages, 7 ill.

Cet ouvrage, que nous signalons ici avec un certain retard, est une partie d'une excellente thèse de 3e cycle que D. RAÏOS a soutenue en 1979 à l'Université de Strasbourg. Il prend pour objet le *Carmen de ponderibus et mensuris*, un court poème didactique de 208 hexamètres parfois attribué à Priscien ou à d'autres grammairiens, qui n'avait guère connu d'édition savante depuis les *Metrologicorum scriptorum reliquiae* de HULTSCH et les *Poetae latini minores* de BAEHRENS.

D. RAÏOS montre successivement que la date du poème se situe dans la seconde moitié du IVe siècle ; que l'auteur, dont les manuscrits nous donnent le nom au génitif *Remi Fauini*, s'appelait sans doute Remius (ou Remmius) Fauinus ; et que c'était selon toute vraisemblance un intellectuel païen qui vécut en Gaule ou en Espagne, mais qui avait aussi, fait notable, une solide culture grecque.

Alors que les éditions précédentes étaient fondées sur un nombre très restreint de manuscrits, D. RAÏOS a réussi à en découvrir 53, qu'il s'applique, en une centaine de pages, à décrire d'une façon rigoureuse et exhaustive. Mais déjà G. BALLAIRA, *Per il catalogo dei codici di Prisciano*, Turin, 1982, cite un nouveau témoin, le *Florentinus Laur. plut.* 47, 1, le 54e donc.

Le reste de la thèse de D. RAÏOS formera un article dans la *Revue d'Histoire des Textes* (le *stemma* des manuscrits) et un autre volume édité par l'Université de Jannina (le commentaire). On peut regretter cet éparpillement, dû à la dureté des temps. Mais on doit surtout féliciter l'auteur pour la science, la ténacité et l'acribie dont il a fait preuve en menant son enquête. Il a su tirer le maximum d'un sujet somme toute modeste ; il est temps maintenant qu'il aborde des travaux plus ambitieux.

Hubert ZEHNACKER.

Histoire littéraire.

Sue BLUNDELL, *The Origins of Civilization in Greek and Roman Thought* : London, Sydney, Dover, New Hampshire, Croom Helm, 1986, x et 234 pages.

Cet ouvrage de vulgarisation embrasse en moins de 230 pages dix siècles de la littérature antique grecque et latine et leurs réponses à ces deux questions : « comment la race humaine est-elle venue à l'existence? Comment,